

## Insomnie

---

Le téléphone portable aurait pû ne pas vibrer sur le bois du chevet. J'aurais pû ignorer les vibrations. Je savais déjà ce qui m'attendait dans l'écouteur du Blackberry. Comme un rempart contre le tsunami, je m'érige entre le tapage métallophone et le sommeil de mon mari. L'agitation cesse lorsque, d'un geste franc, je glisse le clapet de l'appareil en position réponse et libère la communication. De l'autre bout, la voix me parvient sans interférence et livre son message sous forme de télégramme.

‘Allo ? C'est moi. Maman est partie.’

La voix se brise ensuite sur partir avant de s'éteindre sur un bip bip bip. J'éloigne l'appareil de l'oreille sans autre mobile que de le déposer sur le chevet mais ma main se crispe sur le métal. Je ferme le clapet du téléphone afin que s'arrête le bip bip bip avant de jouer du mécanisme coulissant, le patinant de bas en haut comme j'aime à le faire en temps normaux. La nuit impose sa singularité, j'agrippe mon objet fétiche à la manière des jeunes enfants qui veulent tromper l'abandon maternel.

La voix mi-humaine mi-machine m'a laissée étrangement inanimée. Sans doute parce que j'ai vu venir l'onde dévastatrice. Une vision. Pas à la manière d'une vague redoutable qui emporte tout sur son passage. Non, ma vision était belle, sereine et heureuse de me voir. Elle me souriait et me regardait droit dans les yeux. Sa main droite, un peu rugueuse à cause du temps qui passe, pose une caresse chaude sur la joue gauche. Ces attentions franches contrastent agréablement avec celles de la fois passée, lors de notre dernier tête-à-tête. Elle m'avait alors confondue avec sa petite sœur. Comme si elle était tombée en enfance. J'avais profondément été troublée et j'avais compris que quelque chose s'était définitivement rompue chez ma mère. Dans mon rêve,

elle me reconnaissait. Je me réveillais le cœur battant mais pas inquiète comme après un cauchemar. Car je connaissais intimement la personne qui me visitais au travers de ce sourire et de cette caresse. J'avais aussi reconnu le grain de beauté de maman en commissure de la lèvre inférieure, côté gauche.

J'ouvre le téléphone (en raison de ce trait de personnalité qui me caractérise), sélectionne à l'aide des flèches directionnelles du clavier le nom du dernier appelant, Sista. Je veux demander à ma sœur pourquoi elle a employé le verbe 'partir' pour m'annoncer la mort de maman. Pourquoi n'a-t-elle pas utilisé le mot de circonstance pour livrer son message. Où, où maman est-elle partie ? En voyage ? Chez son amie ? Chez son fils ? Ma sœur m'énerve. Elle a cette fausse pudeur qui consiste à dire des choses vraies avec des mots faux. Non, maman n'est partie nulle part. Elle est morte, un point, un trait ! J'ai une terrible envie de m'engueuler avec Sista à 3h du matin. Je veux en découdre sur cette mauvaise habitude qu'elle a d'user de mots non adaptés lorsqu'elle livre des informations. Tout le monde lui passe ce défaut, maman la première. Blâmer ma sœur me semble aisé, je ne crains plus les représailles de maman. (Encore tiède sur son lit, morte, que son travail vacille.) Je ressens soudain ce sentiment de liberté qui motive mon envie de corriger les mots de Sista. Me dire que 'maman est partie' alors qu'elle est morte laisse la porte ouverte à son éventuel retour. Je suis sur le point d'appuyer sur la touche verte appel du téléphone lorsqu'un moment de lucidité me traverse. Je prends peur de la colère maternelle posthume. ( mon caractère impulsif referme le téléphone.)

Ecrasée sur le flanc gauche du matelas, je fulmine encore. La pondération n'est décidément pas à ma portée. Est-ce vraiment le moment de provoquer la colère de maman en manquant de respect à mon aînée. J'ai la chair de poule en songeant au regard de feu de maman dans ces moments-là. Ses yeux avaient le don de verbaliser sa réprobation sous silence, allant jusqu'à désarmer toutes prémices de fronde, qui eut germé dans mon esprit. Chaud, froid, les deux trouvent logis dans ma chair et les effets secondaires aussi. Du revers de la main droite, je libère

mon front d'une sueur froide se frayant ostensiblement une échappée vers la tempe. Il me faut quitter ce lit. Je risque d'y rester ou de m'y assécher inondant le matelas et me noyant dans mes propres flux. Je réussis soudain à changer de position de toute urgence en souvenir du précepte de mon maître de yoga la veille. Dormir du côté gauche nuit à la répartition sanguine dans l'organisme. Dans un geste de survie, je libère mon cœur du poids du corps ou de l'esprit, un peu des deux sans doute. Je bascule sur le dos et fais face au ventilateur hélicoïde suspendu au plafond. Les pales chromées des hélices me fixent avec netteté. La tarentule à hélice de ma suite parentale (chambre démesurément grande, vendue par l'agent immobilier sous ce nom) me suscite une certaine anxiété à présent que je la matérialise. Ses pales se ramifient sur le plafond et menacent de m'engloutir à leur seule chute. L'épouvante d'une mort par englutissement de l'arachnide en aluminium me gagne. Au pied de ma couche je m'emballe dans ma sortie de lit de soie grise argentée et quitte la suite parentale menaçante sans regret. Je me rappelle avec mélancolie combien cet habit a été une source de bonheur pour moi. Un moment de complicité entre l'amie qui me l'a offert et moi. Elle avait, après la naissance de sa fille sombrée dans une fatigue générale qui avait duré plusieurs mois. À chacune de mes vistes, la robe ne la quittait pas à moins que soit le contraire. À notre manière (franche et taquine), je lui avais rappelé combien la mode était impitoyable avec les audacieuses sur la place de Paris. Sortir en robe de chambre n'était toujours pas le Chic le plus pointu de la ville. Il lui fallait quitter ce vêtement un jour ou l'autre mais que le plus tôt était le mieux. Elle avait ri de bon cœur et la fatigue s'était estompée progressivement. Ce soir, la robe a des bras. Ils m'enveloppent et je sens avec intensité la caresse de l'habit en me dirigeant vers le salon. Entre songe et réalité, est-ce le vêtement, ma mère ou l'amie qui me l'a offert ? Dans tous les cas, une sensation de réconfort m'éfleure, je remercie mon amie de m'avoir honoré de ce présent clin d'oeil. La sueur sèche. Le couloir me paraît plus sombre que la chambre parentale. Je reviens sur mes pas et m'empare du téléphone portable. Je ne veux pas m'éblouir des plafonniers, j'opte pour la lampe torche

intégrée du smartphone. Pendant que je traverse le salon, la voix de Reggie raisonne encore : ‘RegaRdez Calliopie, RegaRdez ce salon. Il se jette dans le BosphoRe. Vous disposez de deux salons. Un salon cheminée en cuiR pouR RecevoiR en hiveR et un salon jaRdin d’hiveR devant la vue du BosphoRe pendant les chaudes saisons. Je me rappelle combien les arguments aguicheurs de Réggie m’avaient oté toute répartie. Aucun doute n’avait traversé sa voix quand je pensais qu’un salon était de trop. Reggie avait sa réputation, agente immobilière incontournable de la ville à la même voix rocailleuse que Jeanne Moreau pour certains. Rapprochement tiré par les cheveux pour ma part. Si la dépendance à la nicotine était leur point commun, la ressemblance s’arrêtait là cependant. Elles n’avaient plus rien de semblable, mis à part le genre peut-être.

Je délaisse le cuiR de la cheminée lui préférant le canapé jaune du salon d’hiver. Sans arrière pensée je donne deux cents pour cent raison à Reggie. Loin d’être le plus grand des salons de la communauté française de la ville, la magie opère tout de même. Le Bosphore m’est servi sur un plateau d’un angle plat. (Première assise favorite de maman.) L’eau scintille aux lumières de la ville endormie, mais quand bien même, une énergie extraordinaire couve sous ce calme apparent. J’ouvre la porte-fenêtre pour m’en imprégner, je veux plonger de ma terrasse dans le Bosphore, mais je m’avise. Je me glisse sur le belvédère continue du salon d’hiver (deuxième meilleure assise de ma mère.), le bruit de la ville ralentie me parvient. Une rumeur. Elle n’est, ni gênante ni effrayante pour la noctambule novice. Elle aurait plutôt un air rassurant ce soir, alors que la nuit brouille le bon sens. Le ronronnement des climatiseurs de l’immeuble, une voiture passe au loin, la fête bat sur un bateau privé, la musique des voisins fêtards, un chat de gouttière miaule, les mammifères nocturnes détalent, les insomniaques appesantis sur les terrasses. Istanbul n’est jamais endormie encore moins morte. Je suis, moi aussi éveillée et je participe à rendre la ville bruyante ce soir. Je remplis mes poumons de la vie, je continue.

Le Palais Ciragan rivalise avec le Four Seasons dans de luxueux éclairages le long d'une mer d'huile. En échange, cette même mer renvoie le standing attendu aux groupes de luxe avec superbe et générosité. Les vapeurs ont libéré le fleuve de leur ballet incessant pour quelques heures de répit avant la première heure des voyageurs pendulaires pressés de traverser d'une rive à l'autre, car muets par d'autres préoccupations. Les Yachts privés ont pris le relais et projettent à l'aide de boules à facettes, eux aussi, des étoiles dans les eaux internationales. Il y a un dénivelé de 30 mètres entre son observatoire et le fleuve d'Calliopie. Sur le flanc gauche de son mirador, face à ces mêmes eaux cosmopolites, le premier pont du Bosphore scintille de mille spots lights rappelant à qui de droit la physicalité privilégiée de l'endroit, un pont entre l'Europe et l'Asie. La nuit non plus, n'est jamais noire en ville, songe Calliopie. Ce soir, elle aussi est complice de l'illumination nocturne à l'aide de la lampe intégrée de son smartphone. 'Istanbul çok güzel', dit-elle à voix haute.

Calliopie se laisse finalement tomber sur un des fauteuils tressés de la terrasse, replie les jambes sur la poitrine, puis enserme les bras autour des mollets. De cet emplacement Calliopie ressent la fougue d'Istanbul et elle espère que cette fougue la gagne. Elle veut que l'exaltation l'entraîne vers de meilleurs lendemains. Que l'énergie de ce fleuve d'apparence calme remplisse le vide qui s'empare de tout son être dès les premières lueurs du jour. Calliopie se dit que ce n'est pas le moment de flancher. Il est quatre heures du matin le samedi 5 juin 2011 les rives lumineuses de Besiktas forment des halos stellaires sur le Bosphore.